

CHAPITRE I

GRECS ET PERSES 404-355

Olivier Battistini

■ I – EN MANIÈRE DE PROLÉGOMÈNES

Notre dessein n'est pas de nous limiter à une chronologie pourtant essentielle, mais, à partir des textes des Anciens qu'il faut lire et relire – ainsi les historiens comme Hérodote et Thucydide, bien évidemment, mais surtout pour notre question, l'anonyme des *Helléniques d'Oxyrhynchos*, Xénophon, Polybe, Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien, Quinte-Curce, Trogue Pompée, Justin, sans oublier les historiens compagnons d'Alexandre, le Pseudo-Callisthène, les philosophes et les orateurs, Platon et Aristote, Lysias, Démosthène et Isocrate –, de tenter une approche de la période allant de la fin de la guerre du Péloponnèse à la mort d'Alexandre le Grand, en nous intéressant aux relations entre les Grecs et l'Orient pour en dégager, par une mise en distanciation d'ordre métapolitique, des lignes de force, des perspectives.

Ainsi, la question de l'impossible *hégémonie* en Europe, des ingérences perses dans les affaires grecques, et, conséquence de cette dialectique, la conquête d'Alexandre comme achèvement d'un affrontement commencé au temps des guerres médiques, un dénouement symbolisé par la *Bataille d'Issos* de la Maison du Faune, à Pompéi, et par le Sarcophage dit de Sidon.

Le « Sarcophage d'Alexandre » aurait été exécuté par un artiste grec, à la requête d'Abdalonymos qui lui aurait demandé de sculpter des scènes de guerre disant la victoire des Macédoniens sur les Barbares, et des scènes de chasse au cours desquelles Perses et Macédoniens affrontent, ensemble, les fauves.

La *Bataille d'Issos*, le duel des deux rois fondé sur un archétype homérique, est un *topos* qui dit la victoire des Grecs sur les Barbares.

François Hartog¹ parle, à propos du discours des Grecs sur les Barbares et des jeux d'opposition entre Grecs et Barbares², d'une « rhétorique de l'altérité ». Cette idée d'une image fondée sur des stéréotypes et des antithèses convenues pourrait nous guider dans

1 Voir Hartog, 1980.

2 Voir *infra*, le paragraphe « Des stéréotypes grecs ».

notre approche du monde grec et de l'Orient – une approche qui sera, par notre lecture des Anciens, d'ordre politique et guerrier, et aussi métapolitique.

Ainsi, dans le récit des affaires grecques, des expéditions des Dix-Mille, d'Agésilas ou d'Alexandre, examiner comment est représenté le Barbare. Plutarque, dans le traité *Sur la fortune d'Alexandre*, oppose les vertus du roi, les valeurs grecques, à la sauvagerie, l'amour du luxe et de la débauche, la mollesse, la lâcheté, les bassesses¹ des Barbares. À Issos, inférieur en nombre face à une multitude de Barbares, Alexandre l'emporte par sa stratégie. Il empêche l'ennemi de l'encercler, et débordant avec son aile droite la gauche des Perses, les attaque de flanc et met en fuite ceux qui se trouvent face à lui². Chez les historiens, des considérations semblables sur la multitude des Barbares et la disproportion des forces en présence qui mettent en évidence le génie stratégique des Grecs, d'Agésilas ou d'Alexandre en particulier³. Ils disent également l'orgueil et la prétention des Barbares, ainsi Darius face à Charidème, leur arrogance, leur cruauté⁴, leur lâcheté⁵ – ils combattent avec l'arc –, leur manque de loyauté, leur goût pour l'opulence, les richesses, et leur soumission au plaisir. Incapables de se dominer, ils sont dans l'incapacité de vaincre.

1. LES BARBARES

Les Barbares – ce mot, à l'origine, est une onomatopée – sont ceux dont la langue est incompréhensible, ceux qui ne parlent pas le grec, qui ne vivent pas dans une *polis* (πόλις), et qui, par voie de conséquence, ne parlent pas de ou du *politique*. Pour Aristote, les Grecs vivent dans des cités-État, et les Barbares, comme les Perses, les Thraces et les Celtes, sont regroupés en peuples, des *ethnè* (ἔθνη)⁶. Hérodote observe avec curiosité et intérêt, l'Autre, l'habitant de l'autre rive, le Perse, l'Égyptien ou encore le Scythe, le nomade par excellence.

Qui sont ces mystérieux nomades ? Les Scythes sont composés de peuples nombreux et différents⁷. Le récit à leur sujet prend son point de départ au port des Borysthénites⁸ – le point central de la région côtière de Scythie. Les Alazones et les Callipides vivent comme les Scythes, mais savent semer le blé pour s'en nourrir. Ils cultivent aussi les oignons, l'ail, les lentilles et le millet. Plus au nord, sont les Scythes laboureurs. Ils récoltent du blé

1 Voir Schmidt, 1999.

2 Voir Plutarque, *Vie d'Alexandre*, 20, 7-8.

3 Voir Arrien, *Anabase*, II, 11, 9.

4 Voir *ibid.*, II, 7, 1; Quinte-Curce, III, 8, 15.

5 Voir *ibid.*, II, 7, 5, à propos de la supériorité des Grecs sur les « peuples les plus indolents et les plus mous de l'Asie »; voir Quinte-Curce, III, 10, 10, où il est question des Barbares qualifiés de « lâches efféminés » (*inbellibus feminis*).

6 Voir Aristote, *Politique*, VII, 2, 1324 b 11.

7 Sur les dimensions de leur territoire, voir Hérodote, IV, 99-101.

8 Il s'agit d'Olbia, fondée vers 645, par Milet, sur la côte nord de la mer Noire.

pour le vendre, sans le consommer. Vers le nord, c'est le désert. Les Neures, qui suivent les usages des Scythes, occupent les rives de l'Hypanis, à l'ouest du Borysthène¹. Vers l'intérieur, vivent les Scythes cultivateurs, les Borysthénites comme les appellent les Grecs. Leur terre s'étend sur trois jours de marche vers l'orient, jusqu'au fleuve qu'on nomme le Panticapès, et, en direction du vent du nord, sur onze jours de navigation en remontant le Borysthène. Puis le désert, le désert total². En direction du levant, après les Scythes cultivateurs, sur l'autre rive du Panticapès, vivent les Scythes nomades qui ne sèment ni ne labourent. Leur territoire s'étend sur quatorze journées de marche jusqu'au fleuve Gerrhos. Viennent ensuite des peuplades parmi lesquelles, par-delà le Gerrhos, les Scythes Royaux, les plus vaillants et les plus nombreux, qui considèrent les autres comme leurs esclaves. Plus loin, toujours dans la direction du levant, habitent des Scythes qui ont rejeté la domination des Scythes Royaux. Après cette tribu, ce sont des étendues de pierrailles et de roche nue, puis des hautes montagnes. Au pied de ces dernières, les Argippéens. Les Androphages occupent, après les terres arides, le cours supérieur du Dniepr actuel. Ils ont les mœurs les plus sauvages : ce sont des mangeurs de chair humaine³. Ils ne connaissent pas les lois. Au-delà du Tanaïs, après les terres des Sauromates totalement dépourvues d'arbres, après celles des Boudines, le seul peuple à manger ses poux, on trouve les Thyssagètes, des chasseurs...

Hérodote fasciné par les actions humaines, les *erga*, est troublé par ces énigmatiques Barbares qui empêchent tout envahisseur et de leur échapper et de les atteindre : ils ne construisent ni villes ni fortifications. Ils ont leurs chariots pour demeures. Ils sont archers et cavaliers, ne labourent pas et vivent de leurs troupeaux. Ce sont les Hippémolges, dont parle Homère, « ceux qui se nourrissent de laitage⁴ ». Ils sont invincibles et insaisissables⁵.

Les Scythes refusent le combat en rase campagne, lieu même de la bataille *hoplitique*. Ils reculent alors, pratiquant la stratégie de la terre brûlée. Leur cavalerie se dérobe à l'ennemi⁶. Lorsque les Perses, à la limite du désert, sur l'Oaros, entreprennent de construire huit grands forts distants les uns des autres de soixante *stades*, les Scythes qu'ils poursuivent disparaissent totalement. Les forts à moitié construits sont abandonnés et la poursuite des ennemis invisibles continue, vers le couchant⁷. Le roi des Scythes, Idanthyrsos, explique pourquoi il ne livre pas bataille. Ce n'est pas par lâcheté, mais

1 On apprend, plus loin (105), que les Neures ont dû abandonner leur pays envahi par les serpents. D'après les Scythes et les Grecs installés en Scythie, ils sont des sorciers et se métamorphosent en loups, une fois par an et pendant quelques jours.

2 On comprend ainsi l'expression proverbiale, reprise par Aristophane dans les *Acharniens*, 704, « le désert des Scythes ».

3 Voir Hérodote, IV, 106.

4 Voir *Iliade*, XIII, 5-6, trad. F. Mugler : « [Les regards de Zeus vont ailleurs pour contempler] Les Mysiens, rois du corps à corps, les fameux Hippémolges, / Qui vivent de laitage, et les Abiens, peuple très juste. »

5 Voir Hérodote, IV, 46. Pour leurs coutumes au combat, voir Hérodote, IV, 64.

6 Voir *ibid.*, IV, 120-121.

7 Voir *ibid.*, IV, 124.

dans ses habitudes. Deux visions du monde s'opposent : « Nous n'avons ni ville ni cultures qui nous obligeraient, de peur de les voir prises ou saccagées par l'ennemi, à livrer bataille en hâte. S'il faut absolument en venir vite là, nous avons des tombes où reposent nos ancêtres : allons, trouvez-les, et essayez d'y toucher ! Vous verrez bien alors si nous combattons pour elles ou si nous refuserons encore de nous battre. Jusque-là, à moins que l'idée ne nous en vienne, nous ne livrerons pas bataille¹. »

Enfin, changeant de tactique, les Scythes renoncent à la fuite et lancent des attaques, de nuit comme de jour, conservant ainsi, d'une autre manière, l'initiative. Le chasseur perse devient à son tour la proie, dans une chasse hautement symbolique, à la frontière du récit mythique. Un mythe politique. Comme la cavalerie scythe met régulièrement en fuite celle des Perses, l'infanterie vient à son secours. Les cavaliers scythes, alors, tournent bride. L'infanterie perse est, en effet, redoutable. Mais elle ne peut agir face à des adversaires qui refusent la bataille rangée. Par un surprenant renversement des valeurs, face à l'étrangeté absolue des Scythes, les Perses, qui étaient jusqu'alors les archers par excellence, les *anoploi*, ignorant tout de l'*agôn* (ἀγών), sont identifiés par Hérodote à des *hoplites*...

Les Scythes dont parle Hérodote sont les symboles d'un monde non *politique*, dans l'acception grecque du terme. Ces nomades sont des anti-*hoplites*. Ils sont particulièrement hostiles aux coutumes grecques². Leurs mœurs sont caractérisées par la cruauté³ et la démesure propres aux Barbares⁴.

Ainsi, leurs rites funéraires lors de la mort du roi. Ils manifestent leur douleur par diverses mutilations, et, après avoir déposé le corps dans sa sépulture, ils ensevelissent avec le roi, après les avoir étranglés, l'une de ses concubines, son échanson, un cuisinier, un écuyer, un serviteur, un messager, des chevaux. Un an après, suit une autre cérémonie. Cinquante serviteurs, des Scythes, sont étranglés, ainsi que cinquante chevaux, les plus beaux. Ils sont vidés, le ventre nettoyé, bourrés de paille et recousus. Ils sont ensuite empalés et fixés par un système de pieux et de roues de manière à ce que les jambes ne touchent pas le sol. Chacun des cinquante jeunes gens étranglés est placé sur son cheval, chaque corps étant transpercé verticalement par un pieu, le long de la colonne vertébrale, jusqu'à la nuque. Ces cavaliers sont installés en cercle autour du tombeau⁵.

Ainsi, leur façon de traiter leurs esclaves à qui ils ôtent la vue pour les employer à traire le lait, leur boisson habituelle. Voici ce qu'ils font :

1 *Ibid.*, IV, 127, trad. A. Barguet.

2 Voir Dumézil, 1983, p. 102-106.

3 Voir Hérodote, IV, 68-69, l'exécution du coupable de parjure, déclaré responsable de la maladie du roi par trois devins. Est aussi intéressante leur mise à mort par le feu si leur jugement s'est révélé mauvais.

4 Voir Aristote, *Politique*, 1324 b 17-18, trad. J. Aubonnet : « Chez les Scythes, au cours d'une fête déterminée, il était interdit à qui n'avait pas tué d'ennemi de boire à une coupe portée à la ronde. »

5 Voir Hérodote, IV, 71-72.

« Ils prennent des tubes en os fort semblables à des flûtes, ils les introduisent dans les parties sexuelles des juments, puis ils soufflent dans ces tubes et, en même temps, d'autres traitent les bêtes. Par ce procédé, disent-ils, l'air gonfle les veines de la bête et le lait descend dans les mamelles. La traite achevée, ils versent le lait dans des baquets en bois autour desquels ils placent les esclaves aveugles pour le baratter; ils prélèvent ensuite la partie supérieure du liquide, la meilleure selon eux – le reste est moins apprécié. Telle est la tâche pour lesquels les Scythes crèvent les yeux de tous leurs prisonniers, car ils ne sont pas cultivateurs, mais nomades¹. »

Ainsi, le sacrifice du *bœuf autocuiseur*², le « bœuf [qui] fournit lui-même de quoi le faire cuire ». Les Scythes sacrifient tous de la même manière dans toutes leurs cérémonies, et voici comment : « La victime est debout, les pattes de devant attachées ensemble; le sacrificateur, debout derrière l'animal, le fait tomber à terre en tirant brusquement sur l'extrémité de la corde et invoque à cet instant le dieu auquel il sacrifie; ensuite, il entoure d'un lacet le cou de la bête et y passe un bâton qu'il fait tourner pour étrangler ainsi la victime, sans allumer de feu, sans prémices et sans libations. »

Après avoir étranglé et dépecé la bête, le sacrificateur se prépare à la faire cuire. Pour ce faire, comme ils manquent de bois, ils ont trouvé un autre moyen :

« Les victimes écorchées, ils les désossent et jettent la chair dans leurs chaudrons, s'ils en ont à leur disposition (ces chaudrons ressemblent, en plus grand, aux cratères de Lesbos); ils la font cuire dans ces chaudrons avec, pour combustible, les os des victimes. S'ils n'ont pas de chaudrons, ils mettent toute la viande dans la panse de la bête, ajoutent de l'eau et placent le tout sur un feu qu'ils font avec les os. Les os brûlent parfaitement, et la panse contient aisément la viande désossée : ainsi le bœuf fournit lui-même de quoi le faire cuire, et il en va de même des autres victimes. Quand la viande est cuite, le sacrificateur prélève sur la chair et les entrailles les prémices qu'il jette droit devant lui³. »

Comment peut-on ne pas être Grec ? Mais l'étonnement d'Hérodote, semble-t-il, n'est pas méprisant. Thucydide, au contraire, considère le Barbare comme le degré de civilisation auquel il a fallu s'arracher pour parvenir à l'hellénité, la civilisation par excellence. Le Barbare est celui qui, comme les mercenaires thraces renvoyés par les Athéniens tue gratuitement, sans raison ni nécessité politiques. La description de leurs agissements par Thucydide éclaire nos propos :

« Les Thraces firent irruption dans Mykalessos, saccagèrent les maisons et les temples, massacrèrent la population, n'épargnèrent personne, ni les jeunes gens, ni les anciens. Ils tuaient tous ceux qu'ils rencontraient, les femmes, les enfants, même les bêtes de somme, le moindre être vivant qui croisait leur regard. Les Thraces, de même que les plus féroces des Barbares, sont particulièrement sanguinaires quand ils ne se sentent pas menacés.

1 *Ibid.*, IV, 2, trad. A. Barguet.

2 Le mot est de Hartog, 1980, p. 187 et 190-201.

3 Hérodote, IV, 60-61, trad. A. Barguet.

Partout ils firent régner la confusion et la mort, sous toutes ses formes. Le pire fut atteint lorsqu'ils pénétrèrent dans l'école la plus grande du pays et massacrèrent tous les enfants qui venaient d'y entrer. Le désastre s'était abattu sur la cité, d'une ampleur inégalée, jamais atteinte, par sa soudaineté et son horreur¹. »

Les Grecs qui vivent dans la cité-État ne peuvent donc que s'opposer aux Barbares dont la nature ne les a pas conduits jusqu'à cette expression parfaite de la communauté politique.

La *polis* est la communauté des citoyens, la mise en commun des paroles et des actes. Elle est l'ensemble des citoyens agissant dans un monde défini par un *logos* nécessaire à « l'être-en-commun ». Pour Aristote, le citoyen – celui qui a le droit d'accomplir des actes politiques – participe à l'exercice des pouvoirs du juge et du magistrat. Dans la meilleure des constitutions, c'est celui qui est capable et qui choisit d'être gouverné et de gouverner. Le *logos*, parole révélant l'ordre du monde, son *cosmos*, est un élément essentiel du débat politique, « l'outil politique par excellence ». Quel que soit le type de *politeia*, « l'âme de la cité² », le principe de la *loi* est une constante, car c'est sur les lois que repose le salut de la cité³. Par ailleurs, la cité-État n'est pas, pour Aristote, une construction artificielle. Toute *polis* existe par nature : elle est sa fin. Or la nature d'une chose, c'est sa fin – ce qu'est chaque chose, une fois sa croissance achevée, c'est cela la nature de chaque chose. En conséquence, il est évident que la cité est une réalité naturelle et que l'homme est par nature un être destiné à vivre en cité, un « animal politique » : la cité existe par nature et elle est antérieure à chaque individu⁴.

La fascination pour les affaires de la cité, l'intelligence à concevoir sous la forme d'un art, d'une *theôria*, l'essence et la tension politiques, le regard mimétique, révèlent le Grec comme l'être *politique* par excellence. Il réfléchit sur le modèle de la *callipolis*, sur la meilleure *politeia* possible et sur le souverain bien compris comme la fin de toute communauté. Il raconte, « trésor pour toujours », l'affrontement nécessaire des cités – réelles puissances de proie –, et les inévitables ruines d'hommes et d'empires.

C'est la différence entre un Grec et un non-Grec⁵. Par leur caractère, étant naturellement plus serviles, les Barbares supportent le pouvoir despotique sans aucune gêne⁶. Aristote demandera à Alexandre de les traiter comme des animaux ou des plantes. En effet, pour le philosophe, commentant la parole d'Euripide – « Aux Barbares que les Hellènes commandent, c'est dans l'ordre, mais non pas des Barbares, ma mère, aux

1 Thucydide, VII, 29, 4-5, trad. A. Sokolowski.

2 Isocrate, *Aréopagitique*, 14.

3 Voir Aristote, *Rhétorique*, 1360 a 12.

4 Voir *id.*, *Politique*, I, 2, 1252 b 27 – 1253 a 29.

5 Voir *infra*, le paragraphe « Des stéréotypes grecs ».

6 Voir Aristote, *Politique*, III, 14, 1285 a 21-22.

Hellènes; car d'un côté c'est une race esclave, les autres sont libres¹ » –, il y a identité de nature entre Barbare et esclave².

Dans un passage fameux de la *Politique*³, il est question des Hellènes qui occupent une position géographique intermédiaire et participent, de ce fait, aux qualités des deux autres groupes ethniques dont le philosophe a parlé auparavant. Les Hellènes, selon un déterminisme géographique dont le philosophe de Stagire est l'inventeur, sont courageux et intelligents et mènent une existence libre sous d'excellentes institutions politiques. Aristote ajoute que si les Hellènes parviennent à se fédérer, ils seront capables de régir le monde...

2. LE PANHELLÉNISME

Selon Jean Luccioni, Grote pourrait être le premier à employer ce terme dont il n'existe pas d'équivalent dans la langue grecque. Le mot à partir duquel a été forgé le concept de « panhellénisme » est « *panhellènès* » (Πανέλληνας) qui est employé dans le langage poétique et qui correspond à la notion de « communauté hellénique ». Si le mot « *hellènès* » (Ἑλληνας) évoque l'idée d'une diversité, caractéristique des peuples grecs, en revanche, le terme « *panhellènès* » traduit l'idée d'une unité, de défense d'une cause commune, et indique le sentiment d'appartenir à un tout, en particulier face aux Barbares.

Il existe donc bien ce qu'il est possible d'appeler un *panhellénisme*.

Pour Hérodote, c'est ce qui rassemble tous les Grecs: même sang, même langue, temples et sacrifices communs, mœurs et coutumes semblables. C'est grâce à cet idéal panhellénique que se constitue, à la fin du VI^e siècle, et, en 481, la ligue hellénique contre les Perses, une *symmachie* (συμμαχία). Périclès, selon Plutarque, aurait décidé, en 448, un congrès panhellénique dans le dessein de reconstruire les sanctuaires détruits par le Barbare, d'instaurer une paix entre les Grecs et d'affirmer la liberté des mers à leur profit. Mais ce projet échoue. Les Spartiates y voyant, avec raison, un moyen pour les Athéniens d'imposer leur domination, l'*archè*⁴ (ἀρχή), leur *thalassocratie*.

1 Euripide, *Iphigénie à Aulis*, v. 1400-1401.

2 Voir Aristote, *Politique*, I, 2. Voir Momigliano, 1979, p. 145: « La victoire des Grecs et par-dessus tout le courage des Athéniens le [Hérodote] forcèrent à reconnaître qu'il y avait une profonde différence entre Perses et Grecs. C'était un avantage de jouir de l'*isègoria*, c'est-à-dire l'égalité du droit de parole, et de se sentir homme libre et non esclave: "La preuve a été faite, non pas une fois mais bien des fois, que l'*isègoria* est une bonne chose" (V, 78). Cette observation pose de façon fondamentale le problème de la compréhension mutuelle entre Grecs et Perses. »

3 Voir *ibid.*, VII, 1327 b 29.

4 L'élément primordial, l'origine, le commencement ou *principe*. Dans une seconde acception, le mot signifie la première place, direction, "autorité", commandement, domination, magistrature, "empire". Ce terme est utilisé par Thucydide, à la place du mot *hégémonie*, pour qualifier la nature nouvelle du pouvoir exercé par les Athéniens au sein de la Ligue de Délos.

Si la guerre entre Grecs est bien une *stasis* (στάσις), une « guerre civile », comme le pensent Aristophane, dans *Lysistrata*, et Platon¹, dans la *République* – les Grecs sont en effet unis par la parenté et leur origine commune –, seul l'affrontement contre les Barbares mérite l'appellation de « guerre » – *polémos* (πόλεμος). Quelques paragraphes plus haut, en 469 b-c, dans des considérations du même ordre, il est question des Grecs qui réduisent d'autres Grecs en servitude. Cela n'est pas *juste*. Il faut respecter le peuple grec pour éviter qu'il ne soit asservi par les Barbares. Il faut donc se tourner contre eux, et s'abstenir de toute guerre entre Grecs.

Le désir de confédération et la nature même des cités-État révèlent les tensions essentielles du monde grec dans la lutte contre les Perses et dans la recherche, tout au long des âges classiques, de l'*hégémonie* (ἡγεμονία) dont on parlera plus loin. Cet idéal panhellénique se retrouve chez Gorgias ou Lysias pour culminer avec Isocrate. En 392, au moment des Jeux olympiques, Gorgias invite déjà les Grecs, au nom du panhellénisme, à s'allier contre les Barbares.

Pour Isocrate, comme pour Euripide, la paix entre les Grecs est nécessaire. Il le montre dans son discours *Sur la Paix*. L'orateur déclare aux Athéniens que leur cité serait mieux administrée s'ils cessaient d'ambitionner l'empire de la mer qui a détruit la *politeia* (πολιτεία) des ancêtres (64), qu'il n'est pas juste, ni utile qu'une seule cité domine l'ensemble des Grecs (68), que l'impérialisme n'est pas avantageux (74) et qu'il a conduit au désastre (92). Quant aux Lacédémoniens, ils ne savent pas que la toute-puissance est d'un usage délicat, qu'elle fait déraisonner ceux qui l'aiment : sa nature est proche de celle des courtisanes qui provoquent la passion, mais ruinent ceux qui les fréquentent (103). Il faut donc traiter les alliés en amis et non en esclaves (134). Les Athéniens ne doivent pas s'ériger en empire tyrannique, mais, au contraire, servir de protection aux cités *autonomes* et libérer celles qui sont opprimées (141) : la sécurité de tous les Grecs est le fondement de tout système fédératif.

Ailleurs, dans le *Philippe*, l'orateur développe des idées sur les aspects politiques d'une Grèce unifiée sous le contrôle des Macédoniens, mais rien qui ressemble à une *politeia*, une institution. Pour Isocrate, seule la *monarchie* (μοναρχία), qui n'est pas limitée par la *tyrannie* (τυραννίς) de la masse, permet l'action, la contrainte ou la persuasion, et donne la force et l'argent. Même s'il évoque les ambassades des *stratèges* des cités auprès de Philippe pour délibérer sur le salut commun, la *koinè sôteria* (κοινή σωτηρία), Isocrate ne pense pas les liens de dépendance nécessaires entre les cités et la Macédoine. Il se montre cependant plus précis sur la question de la guerre de conquête, l'union de tous les Grecs étant le prélude d'une attaque dirigée contre l'Asie (83-88). Pour ce faire, Philippe dispose des ressources nécessaires à cette action (89-104).

1 Voir Platon, *République*, V, 471 c.